ADRESSE
AU ROI
D'UN FRANÇAIS

Victime de la révolution, réfugié à la cour de Madrid :

CONTENANT

Une opinion motivée sur le décret de l'assemblée nationale, rendu le 19 juin au soir, contre la noblesse de France, etc. ; suivie de quelques réflexions sur la fête de la confédération nationale et royale, projetée pour le 14 juillet prochain, etc. ; et terminée par l'exposition d'un sentiment qui combat avec force l'intention prochaine de détruire le monument de la place des Victoires. Description intéressante de ce monument.

Pro Deo. Pro Rege. Pro Patriâ.

A MADRID,

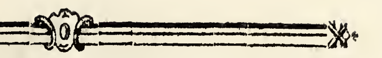
De l'imprimerie d'INFANTINO, premier imprimeur du Roi d'Espagne.

1790.

Rapprochement de la ligue sous Henri IV, de la révolution du temps présent.

On s'assemble, on conspire, on répand des alarmes ;
Tout bourgeois est soldat, tout Paris est en armes..(1)
. . . . *L'assemblée* à l'instant les ranime ;
Elle montre l'exemple et les rappelle au crime....(2)
L'horreur, la trahison, la fureur, le trépas,
Dans des ruisseaux de sang, marchent devant leurs pas.
Nés dans l'*obscurité*, nourris dans la bassesse,
Leur haine pour les Rois leur tient lieu de *noblesse*..(3)
On s'assemble, et déjà les partis, les cabales
Font retentir ces lieux de leurs voix infernales ;
Le bandeau de l'erreur aveugle tous les yeux...(4)
Unis contre leur prince, et divisés entre eux.
Jouets infortunés des fureurs intestines,
De leur triste patrie avançant les ruines, . . . (5)
. . . . Indignes citoyens,
Quel droit vous a rendu juges de votre maître?
Tout est *libre* avec lui ; lui seul ne peut-il l'être ?
En vain vous pretendez *enchaîner* votre maître ;
La France a des Bourbons, et Dieu vous a fait naître
Près de l'auguste rang qu'ils doivent occuper,
Pour soutenir leur trône, et non pour l'usurper... (6)
Et qui meurt pour son Roi, meurt toujours avec
gloire. . . . (7).

Tiré de la Henriade, par Voltaire, des chants (1) III. (2) VI.. (3) IV. (4) VI. (5) IV. (6) VI. (7) IV.



ADRESSE AU ROI D'UN FRANÇAIS

Victime de la révolution, réfugié à la cour de Madrid.

SIRE,

« QU'EST CE qu'un ROI sur la terre » ? s'écrioit l'un des orateurs sacrés de votre auguste personne (1), en prononçant le panégyrique du plus saint de nos Rois, l'un de vos ancêtres qui fit la gloire de l'empire des lis.

» Un ROI est l'oing du Seigneur, le » bouclier du foible, le fléau du méchant,

(1) M. l'abbé Maury, Panégyrique de Saint Louis.

» l'arbitre de l'opinion, la règle vivante des
» mœurs : il est un homme dont les devoirs
» sont aussi étendus que la puissance
» qui répond à Dieu d'un peuple entier,
» et participe, par ses vertus, à tous
» les honneurs dus au génie ; un homme
» dont les actions sont des exemples, les
» paroles des bienfaits, les regards même
» des récompenses ; un homme qui se
» sanctifie par son propre bonheur, lors-
» qu'il rend ses sujets heureux ; un homme
» qui n'est élevé au dessus des autres que
» pour découvrir de plus loin le malheu-
» reux : un Roi est enfin une *victime* ho-
» norable de la félicité publique, à qui la
» Providence a donné pour famille un grand
» peuple, pour témoin l'univers, et tous les
» siècles pour juges ». . . . . .

Tel est, SIRE, le portrait fidèle de Louis IX, Roi de France, et tel est par conséquent le caractère suprême et indélébile de votre auguste personne ; caractère qui fut imprimé sur le front de SA MAJESTÉ au jour solemnel de son sacre, en présence d'un grand concours de ses sujets et d'étrangers (le 11 juin 1775), lorsqu'au pied des autels elle reçut des mains du pontife le

bandeau sacré, et que la couronne fut posée sur sa tête : jour de gloire pour la France ; et cependant ce jour si solemnel semble maintenant disparoître et être effacé de votre règne, ainsi qu'un nuage éclatant et lumineux, agité et chassé par les vents, se dissipe dans les régions élevées ; en vain l'œil le suit, il disparoît et n'est déjà plus.

Français, où réside donc votre Roi, nous demandent chaque jour d'illustres voyageurs, que la grande réputation de notre capitale, et les jouissances qu'on y trouvoit, y ont encore attirés ? Où est donc le Prince dont on nous a tant vanté la clémence et la sagesse ? Où réside-t-il ? Où est sa famille auguste, sa garde d'honneur, sa brillante cour, si renommée dans les nôtres ? Où sont ses grands personnages et vos illustres guerriers ? Où sont vos pontifes respectables, et pourquoi leurs temples sacrés sont-ils déserts, et les autels couverts de voiles funèbres ? Pourquoi ne sommes-nous environnés que de bataillons armés et sans cesse en mouvement ? Quels ennemis cherchent-ils donc à combattre ? Pourquoi vos peuples sont-ils si agités ? Pourquoi la tristesse est-elle empreinte sur leurs

visages ? Pourquoi n'y trouvons-nous plus cette sérénité, cette paix, cette gaîté aimable et cette franchise qui nous attiroient dans leurs villes pour y jouir de leurs spectacles, de leurs sciences, de leurs arts, de leurs talens, en un mot, de leur société ? Pourquoi votre bas peuple est-il devenu tout-à-coup féroce et sanguinaire ? Pourquoi vos châteaux, vos habitations des campagnes sont-ils incendiés et leurs seigneurs propriétaires massacrés ? Pourquoi des cohortes nombreuses de brigands, armées de torches et de poignards, parcourent-elles vos provinces pour y jeter le désordre et l'alarme dans vos familles respectables ?

Et telles sont, SIRE, les questions que, sans cesse, ces étrangers, curieux de s'instruire, font à nos citoyens Français : mais combien n'eussent-ils pas frémi d'horreur, s'ils eussent été témoins, comme nous, de cette scène effroyable (des 5 et 6 octobre), arrivée au palais de nos Rois, et dont Vos Majestés ont pensé devenir les tristes victimes ; s'ils eussent, comme nous, vu les marches de votre trône ensanglantées, et les têtes de vos fidèles gardes rouler à vos pieds, et, au même instant, transportées

sur des piques, en triomphe cannibaliste, devant votre auguste personne, alors conduite forcément dans sa capitale, pour y servir d'ôtage à la consommation des travaux de forcenés régénérateurs de votre empire? Qu'eussent-ils pensé, s'ils eussent été témoins du carnage affreux excité par des hurlemens effroyables d'une troupe de scélérats déguisés, et peut-être de haut parage, couverts d'un costume bizarre, emprunté au vil sèxe populaire pour mieux couvrir leurs crimes? De quel étonnement n'eussent-ils pas été frappés, s'ils avoient vu votre épouse adorable et courageuse, avertie par des cris redoublés de ses fidèles gardes, se sauver à lahâte, dans un désordre forcé; courir tremblante, dans l'obscurité, par des faux-fuyans; voler à ses enfans, les enlever du danger; arriver oppressée, saisie d'effroi dans votre appartement, et s'élancer avec précipitation, elle et son dépôt sacré, dans vos bras; ne former, en ce moment critique, qu'un seul corps avec vous et vos enfans, et opposer aînsi, à la rage des scélérats, ce bouclier sacré de la France, et suspendre leurs bras meurtriers? Qu'eussent-ils dit, si encore ils avoient vu Vos Majes-

tés paroître sur leur balcon, et reprocher, mais avec affabilité, à cette armée de tyrans, leurs forfaits, les rappeler à l'ordre, et annoncer aux bataillons armés, qu'un zèle trop indiscret avoit sans doute amenés pour environner votre trône, que vous étiez dans le dessein de vous rendre au milieu de vos sujets de la capitale, et rappeler ainsi l'ordre dans un peuple égaré par les folies et les chimères d'une *liberté* qui devoit amener après elle tous les excès d'une licence effrénée et toutes les passions du délire le plus criminel? Qu'eussent-il dit, s'ils eussent connu tous les martyrs de la royauté, tous ces généreux Français victimes de cette infernale révolution (1), victimes de leur devoir, victimes de la fureur des scélérats, des factieux sur-tout, toujours occupés à creuser mille tombeaux autour même du trône de nos Rois? Ici ma langue se paralyse, ma bouche reste muette, et elle n'a plus la force que de prononcer ces tristes paroles :

Infandum, Regina, jubes renovare dolorem.

---

(1) Les Berthier, Foulon, de Launay, les Huet, les Rully, les Bausset, les Vorsin, les de Favras, et tant d'autres victimes de leur devoir et de la fureur des factieux.

Et telle est, ô mon Roi ! ô mon Maître ! la réponse que mon cœur oppressé de douleur n'a pu que foiblement rendre par quelques gestes expressifs, en montrant à ces citoyens étrangers philosophes votre palais. Notre bon souverain est ici p.... leur avons-nous fait entendre; il y réside sans cortège d'honneur, abandonné d'une partie des princes de son sang, forcés de s'éloigner de son trône; plusieurs de ses ministres, des pontifes, des grands attachés à sa personne, devenus forcément craintifs, ont fui pour se dérober à la fureur populaire : ce prince n'est donc plus environné que de son épouse adorable, toujours inséparable de ses enfans chéris et de son auguste famille, qui lui est restée fidèlement attachée, pour du moins partager ses peines; et telles sont encore les seules jouissances qu'il goûte dans son intérieur : à la vérité ces jouissances sont grandes et douces; mais de combien d'amertumes ne se trouvent-elles pas empoisonnées !

Voilà, SIRE, l'esquisse du tablean fidèle et expressif de la royauté des lis en ces jours de désastres. Les artistes législateurs qui le terminent, déja même l'exposent-ils

aux regards de leurs partisans, admirateurs de leur ouvrage; et sans doute que Sa Majesté n'ignore pas non plus que ces régénérateurs impolitiques ne respectent plus dans leur atelier national, ni leur Dieu, ni leur Souverain, et qu'ils ne cessent même d'outrager l'un et l'autre, en les avilissant sans cesse aux yeux des peuples.

Oui, SIRE; eh! pourquoi le dissimulerions-nous davantage à Votre Majesté; pourquoi craindrions-nous de lui annoncer que son sceptre semble déjà ployé et prêt à être brisé, sa couronne avilie? déja même en a-t-on arraché les plus précieux fleurons, ceux attachés au *pouvoir suprême*, et déjà sont-ils placés dans les mains du peuple, qui bientôt oublia les acclamations d'allégresse qu'il donna avec tant de transport au jour si solemnel de votre sacre : acclamations mille fois alors réitérées, et qui retentissent sous les voûtes du temple sacré où soixante et plus de Rois, vos devanciers, y reçurent au pied de l'autel sacré, par l'huile sainte, la force et la puissance de régner; autel où la religion sainte reçut, par les mains du pontife vénérable, leurs sermens, ceux de Votre Majesté ainsi exprimés.

« Je vous promets et octroie devant Dieu et ses Anges, en les personnes des prélats, qu'à chacun de vous commises, *loi* et *justice* due et à mon pouvoir, Dieu aidant, serai votre défenseur, comme Roi, est tenue par droit en son royaume à l'église et à chacun évêque à lui commise » (Ce dernier trait ne confirme-t-il pas essentiellement le droit de l'église, celui des évêques auxquels leurs églises particulières sont commises?). Votre Majesté a encore solemnellement promis à *Dieu* et à ses sujets.

Superioritatem, jura et nobilitatem coronæ Franciæ inviolabiliter custodiam, et illa nec transportabo, nec alienabo : paroles sublimes et sacramentales que les Rois ne doivent jamais oublier, car elles furent leurs premières et leurs plus grandes leçons. Que si cependant, dans peu de jours, l'on annonce à Votre Majesté (et tel est le projet de nos régénérateurs, pour mieux consolider leur ouvrage) que de tels sermens doivent être proscrits désormais, détruits, anéantis, et qu'il lui en faut proclamer, dans ce beau jour de régénération, de liberté, de bonheur et d'allégresse, d'autres bien plus solemnels, en présence

même des peuples réunis *au champ de Mars*; que ses soldats nationaux, ivres de joie, lui manifesteront ses transports d'allégresse en l'élevant sur le pavois, ainsi que le fut Clovis par ses guerriers, et le montreront en triomphe au peuple de la capitale, représentant, en ce grand jour, le peuple de tout l'empire; que la couronne des Capets étant rejetée, la couronne civique et romanesque sera, au même instant, placée sur la tête de ce nouveau chef de la nation, promu à la dignité de premier citoyen de l'empire des Français; qu'alors cet illustre chef annoncera hautement qu'il n'a plus de sujets, mais des concitoyens pour frères.

Oui, SIRE, tel est pourtant le spectacle bruyant et magnifique que l'on annonce et que l'on prépare à VOTRE MAJESTÉ. Ici mon cœur frissonne de crainte; il ne peut voir sans effroi les préparatifs de cette fête nationale : et comment votre ame supportera-t-elle ce coup terrible, qui va frapper de mort la royauté, en vous déclarant peut-être le dernier Roi de la race des Capets, le dernier souverain de cette b ell monarchie, et le premier d'une république populaire ?

Eh! quoi ? les décrets de l'homme feront-ils la loi aux décrets du maître suprême qui fonda ce grand empire ? Eh ! quoi ? la religion sainte de vos pères sera-t-elle donc à jamais proscrite de ce royaume, auquel elle a donné naissance, et qu'elle a établi sur les fondemens sacrés de la foi ? Eh ! quoi ? ne verrons-nous plus désormais ses drapeaux couverts des caractères augustes de la rédemption ? Eh ! quoi ? ne verrons-nous plus nos bataillons formés de l'élite des nobles guerriers, nos ancêtres ? Eh ! quoi ? nous sera-t-il défendu de prononcer à l'avenir leurs noms et d'en raconter les hauts faits, d'en respecter les écussons ? Nous sera-t-il même ordonné de ne plus hériter ni des noms illustres de nos pères, ni de l'honneur français qui en étoit inséparable ? Et vous, SIRE, bien plus à plaindre que nous sans doute, qu'exigera-t-on de VOTRE MAJESTÉ ? De déclarer hautement qu'elle n'est plus *Roi de France*, mais celui des Français ; qu'elle n'a plus de sujets, ni de couronne, ni de sceptre, ni de glaive de justice, et qu'elle n'est plus, en un mot, que le chef de la nation des peuples Français ; que les temples sacrés seront

changés en temples profanes ou détruits, où l'on ne verra plus dans son intérieur que des autels élevés *à la patrie*, *à la liberté*, *à l'égalité ;* que les biens du culte des autels et de ses ministres seront livrés à des administrations populaires ; que les descendans des Bourbons, ceux des Bouillons, des Rohan, des Nêles, des Montmorencys, des Choiseuls, des Brissac, des Crussols, des Tonnerre, et mille autres, seront confondus avec ceux des noms (1) qui ne devroient être et ne seront écrits dans notre histoire qu'avec du sang humain. Voilà, SIRE, ces hommes qui seront à vos côtés dans ce jour de leur triomphe, souverains comme vous, et plus que vous, puisqu'ils ont fait des loix et vous ont forcé de les promulguer. Quel spectacle d'horreur pour un descendant des Capets, des Louis, des Charles, des Henri de Bourbon ! Et qu'eussent répondu ces grands et illustres souverains à ces sanguinaires réformateurs, ou plutôt à ces usurpateurs de

---

(1) L'auteur auroit craint de souiller sa plume en rappelant au Roi les noms des Chapellier, des Target, des Barnave, des Roberspierre, des Syeys, et même de quelques noms illustres qui se sont voués à jamais au déshonneur et à l'infamie.

leur trône ? Henri le Grand n'eût fait qu'un geste ; il eût porté la main sur la garde de son épée, et tout fût rentré dans l'ordre ; il eût dit à ses nobles guerriers : « Vous me » reconnoîtrez à mon panache blanc » ; et sa vaillante noblesse ne l'eût point lâchement abandonné. Qu'eût répondu à ces insolens et impolitiques perturbateurs Louis le Grand ? Rien ; mais d'un seul regard il eût éloigné de son trône cette cohorte de brigands, que des palefreniers eussent bientôt chassés ? Qu'eussent dit votre aïeul et votre auguste père, oui, ce père si vertueux, si sage, si éclairé ? Ils n'eussent fait que se montrer à leurs peuples, et ordonner à leurs ministres de ne plus fouler les peuples, de prévenir les excès en tout genre d'administration publique, de réformer les abus, de ne plus rendre leur royaume tributaire des puissances voisines de la nôtre ; de ne point autoriser sur-tout leurs contrôleurs généraux à faire des emprunts si immenses, si multipliés et si ruineux pour l'état ; de ne pas faire de ce royaume agricole un royaume de banque, de capitalistes agioteurs, un royaume de frippons, de philosophes incroyans, sans

mœurs, et cannibalistes ; ils n'eussent jamais reçu dans leur conseil un étranger non catholique ; il ne l'eussent pas chargé *seul* du timon de l'état, *seul* maître d'organiser les états-généraux, *seul* devenu despote de son maître et de ses sujets, *seul* et puissant ennemi de nos anciens principes de gouvernement, de notre religion sur-tout, qui n'est pas la sienne, de nos ordres respectables, qui firent la gloire, la force, la richesse et l'ornement de notre empire ; ils eussent dit, mais avec courage, à leurs sujets, ce que VOTRE MAJESTÉ a proclamé plus d'une fois à ces premières assemblées des notables et des états-généraux : « Je veux la destruction de tous les abus qui se sont glissés dans toute administration de mon royaume, je veux que mon peuple des campagnes soit soulagé ; mais je conserverai, au péril de ma vie, tout le pouvoir de régner dans la justice et selon la loi, que je tiens de Dieu seul, et non de la nation ». Voilà, SIRE, vos expressions mêmes que nous avons entendues avec transport, et que nous avons gravées profondément dans nos cœurs et dans nos archives, malgré qu'elles y soient restées en dépôt depuis quatorze

siècles : souffrirez-vous aujourd'hui que des mains régicides les en arrachent ? Eh ! que dira votre auguste fils, quand la loi suprême de la nature et celle du droit de sa naissance l'auront placé sur le trône de ses aïeux ? Que pensera-t-il, dis-je, s'il ne trouve dans toute sa pureté ce précieux héritage dont la religion et l'honneur avoient cimenté de leurs vertus et de leur sagesse le contrat solemnel ? Ce prince alors, lisant l'histoire de ses pères, s'entretenant avec eux et les grands du royaume, qui partageoient leur gloire parce qu'ils l'avoient acquise au prix de leur sang, dira sans doute, quand sur-tout il n'entendra plus prononcer les noms de ces braves et antiques chevaliers qui furent les soutiens du trône de ses pères, quand il ne verra plus ces antiques compagnies d'ordonnance, composées de nobles, lui servir de fidèle garde d'honneur en tems de paix, et toujours redoutables aux tems de guerre ? Que dira-t-il enfin, quand il entrera dans les métropoles de l'église, et qu'il n'y trouvera plus ni pontifes ni prêtres, qu'il n'y verra plus de majesté, de pompe dans les cérémonies du culte ? Que dira-t-il, quand il saura que son auguste père souf-

frit, mais malgré lui sans doute, que les biens de l'église, ceux des ministres et des pauvres, fussent livrés au pillage, que sa noblesse fût persécutée, ruinée, massacrée, et forcée de fuir en abandonnant ses possessions ?

Ah! SIRE, que du moins VOTRE MAJESTÉ pardonne au zèle ardent, mais peut-être trop indiscret, de l'un de ses plus fidèles sujets, si, en ce moment critique, il ose lui exprimer ses craintes sur les coups effroyables que l'orage menaçant de la tempête politique est prête à frapper ! Et déja la foudre éclate de toute part et menace le trône; que son génie lui serve de paratonnerre, son courage d'égide, et son bras d'arme terrible et vengeresse. Faites plus encore, ô généreux Monarque ! que VOTRE MAJESTÉ rapproche d'elle-même, ou plutôt de sa conscience, les sermens sacrés qu'elle vient d'entendre, et que sa bouche prononça aux pieds des autels et sur le livre sacré de l'évangile au jour même de son sacre, de ceux que la force, la violence et la séduction ont déja su lui arracher de sa main sacrée, mais non de son ame généreuse : alors, dis-je, elle jugera combien

combien l'imposture sut mettre en mouvement de ressorts perfides et destructeurs.

Nous n'oserions jamais le prononcer hautement, SIRE ; mais vos fidèles sujets, et jusqu'aux souverains vos alliés, vos voisins, vos amis, en sont alarmés, même effrayés : Eh ! quoi ? s'écrient-ils, ce bon prince est donc devenu par... aux yeux de toute l'Europe ? ..... Mais non, SIRE, rassurez-vous ; jamais, non jamais l'histoire des Rois, ni la postérité la plus reculée, ne diront que VOTRE MAJESTÉ ait volontairement et librement donné sa sanction royale pour autoriser des réformateurs sans mission avouée du général des peuples, à usurper sur le domaine respectable de la couronne, à en flétrir les augustes attributs, flétrissure jadis réservée au bourreau quand la loi avoit prononcé sur le coupable déshonoré, et à briser le sceptre et le glaive de la justice, parce que *jamais*, encore une fois, *ce magnifique royaume ne releva d'aucune puissance terrestre, mais de la grace seule de Dieu.* Et le titre suprême de nos Rois, en marquant ainsi cette indépendauce absolue de souveraineté, devient encore l'expression symbolique et magnifique de cette

prééminence attachée essentiellement au royaume de France ; car vos sujets, SIRE, (je me trompe, ils ne veulent plus l'être, du moins quant à la portion de nos législateurs devenue trop redoutable) ne peuvent douter que la beauté de cette prérogative ne rejaillisse nécessairement sur leurs têtes, sans distinction de rangs.

Ainsi tous décrets prononcés sur des intérêts aussi grands, quand bien même ils seroient rendus par le concours unanime *national* (ce qui n'est pas et ne peut jamais être), qui anéantiroient un si beau titre, celui de la royauté dans toute sa plénitude, aviliroient bientôt la plus belle des monarchies, et dégraderoient à l'instant même cette *nation* qui, par un concours d'un grand nombre de ses représentans, auroient eu la témérité de prononcer un arrêt aussi destructeur qu'impolitique.

Et cependant, SIRE, cet arrêt formidable est-il déjà annoncé par mille voix parjures ; mais la postérité qui doit succéder à la nôtre, réclamera toujours contre un délit aussi criminel qu'injurieux à la majesté royale.

Il faut à la *France*, et elle ne peut s'en passer, un Roi et une *religion*, et telle est

sa propriété la plus respectable : un Roi doit réunir sur sa tête toute plénitude de puissance ; une *religion* doit avoir son culte, des autels, et des ministres pour l'exercer : la loi divine est toujours en dépôt dans le saint tabernacle de l'église : la loi humaine ou civile a été confiée par Dieu même à l'homme Roi, qui en est le dépositaire par excellence ; les ministres du Roi des Rois sont chargés de l'exécution de la loi divine, et de la distribuer aux peuples dans la chaire de vérité et aux pieds des autels : les souverains annoncent du haut de leur trône, et par l'organe de leurs coopérateurs, leurs volontés suprêmes dans l'exercice des loix civiles, auxquelles ils sont eux-mêmes soumis ; car telle est, SIRE, la concorde nécessaire qui doit rapprocher et confondre, pour ainsi dire, la puissance divine avec la puissance terrestre, que votre personne auguste, comme Roi, devient le premier pontife de cette double hiérarchie, et sans cesse ces deux puissances se portent des secours mutuels ; que si jamais elles se séparent d'intérêts, bientôt seront-elles l'une et l'autre anéanties : et alors que de malheurs effroyables dans les corps politiques

des empires ! Mais non, jamais l'on n'effacera de notre histoire que la couronne des lis n'ait été et ne soit toujours considérée, dans tous les siècles, comme le chapiteau superbe de cet édifice antique, respectable et majestueux, qui forme et constitue, depuis quinze et plus de siècles, le royaume de France, composé de fiefs et arrière-fiefs qui l'ennoblissent et l'enrichissent.

Mais, pour se confirmer davantage dans de si grands principes fondamentaux, et juger, dans le repos et le silence, de si puissans intérêts de notre empire, que Votre Majesté daigne parcourir rapidement les règnes des sages souverains ses ancêtres, qui ne gouvernèrent sur leurs peuples que par la sagesse, la justice, les vertus et les grands talens. En effet, SIRE, combien d'exemples frappans ne trouvera-t-elle pas dans nos fastes historiques, capables de lui agrandir l'ame, en lui rappelant les malheurs et les prospérités politiques, qui, tour à tour, ont abbatu et relevé ce grand empire, ainsi que les Rois qui l'ont gouverné ! et quels contrastes frappans dans la marche rapide des évènemens politiques qui se sont succédés, depuis seize siècles, dans cet empire!

SIRE, il vous est pressant de puiser, de prendre des instructions dans les grands exemples d'héroïsme et de vertueuse politique que vous ont transmis vos ancêtres ; parcourez leur histoire ; parcourez l'histoire de tous les âges, de tous les peuples ; parcourez la scène du monde, vous la trouverez occupée tour à tour par des peuples différens ; les uns, presque éphémères, dévorent les productions d'une terre sur laquelle ils ne paroissent que comme ces nuées d'insectes qui consomment en une nuit la verdure et les fruits, pour disparoître le lendemain. Tels furent, dans votre empire, les Goths, les Visigoths, les Huns, les Vandales, les Alains, les Lombards, les Sarasins ; hordes barbares qui se succédèrent à diverses époques dans l'Europe ; d'autres, qui croîssent plus lentement, s'affermissent par la lenteur de leur développement, et imitent les forêts immenses qui semblent de même âge que la terre qui les nourrit : et tels furent les Francs, dont nous sommes les enfans, et qui sont aujourd'hui vos sujets ; peuple qui, depuis quinze siècles et plus, conserve son rang dans l'univers, et le premier dans l'Eu-

rope, mais qu'elle a perdu depuis moins d'un lustre maintenant, nous dit avec vérité l'orateur Anglois Burke, peuple qu'on a vu, sous le règne de plusieurs de ses Rois, étendre son empire aussi loin que sa réputation; donner, sous Charlemagne, des loix aux puissances voisines (en recevoir aujourd'hui de solemnelles par des brigands soldés (1)); résister, par son propre poids,

---

(1) Qu'une foule d'avocats, de médecins, de procureurs, de bourgeois citadins, dont la plupart, si l'on faisoit la recherche de leur origine, feroient voir qu'ils descendent de bâtards des nobles; que quelques gentilshommes, et certains même du haut parage, qui se sont rendus traîtres et ingrats envers leur souverain et maître, dont les ancêtres tenoient et honneurs et richesse; que de fanatiques pasteurs, curés irreligieux, ignorans et cupides, la plupart sans mœurs publiques, sans réserve de leur état; que quelques religieux cénobites, plus traîtres encore à leur religion, qu'apostats à leur ordre; qu'un évêque, oui, un évêqne sans vergogne, se déclarant hautement hérésiarque, après avoir déchiré le voile de la pudeur, après avoir calculé et pesé les titres honorables du sacerdoce, de l'épiscopat, ensemble ceux d'une haute et antique noblesse, l'honneur des siens, avec le produit sordide et les résultats lucratifs d'un agiotage humiliant et vil, aussi infame que la simonie; que tout cet assemblage d'êtres immo-

aux plus grands efforts, et, malgré le choc violent des revers, réparer, en une année, les ravages d'un demi siècle (et il faudra dix siècles et plus pour réparer ceux qu'elle éprouve seulement depuis une année dans son intérieur); maîtriser, par la force de ses armes, les passions funestes aux sages constitutions d'un état monarchique ; devenir enfin la nation la plus éclairée, la plus heureuse par les loix sages de son gouvernement, et, si c'étoit un éloge, la plus redoutable de l'univers : et cependant c'est cette nation que l'on prétend régénérer par de nouvelles loix, par de nouveaux principes de gouvernement ! O Français ! Français ! que vous êtes frivoles! que vous êtes passionnés ! mais combien encore êtes-vous plus à plaindre que l'homme sage, qui, admirant quelquefois vos vertus aimables, est souvent forcé de

raux, et la plupart passifs, deviennent les régénérateurs d'un empire tel que la France, ou plutôt ses destructeurs ; c'est ce qui est par trop pénible à concevoir : ô ma religion ! ô monarchie ! ô mon Roi ! ô ma patrie ! ô honneur français ! qu'êtes-vous devenus ?

vous mépriser par vos folies et vos méchancetés.

Mais, SIRE, un puissant motif de consolation pour VOTRE MAJESTÉ, sera, sans doute, de ne trouver, dans l'histoire de vos ancêtres, aucun tyran, aucun despote envers leurs peuples : nous le savons, il fut des princes foibles, pusillanimes, insoucians ; il en fut beaucoup de malheureux par les évènemens imprévus ; il en fut de trop faciles à persuader, d'autres trop généreux, d'autres enfin trop belliqueux, et peut-être trop enivrés par leurs succès : mais nous savons encore qu'il n'en exista jamais d'irréligieux, et qui se soient déclarés les ennemis de l'église, de ses ministres ; nous sçavons, au contraire, que tous se sont fait gloire de porter les beaux titres *de fils aînés de l'église, et de Rois très-chrétiens ;* nous sçavons encore qu'ils s'associèrent toujours, dans leurs triomphes, dans leurs malheurs, les nobles, leurs alliés et toujours leurs amis ; car voilà, SIRE, quelle fut, dans tous les siècles, la première richesse pour l'empire et ses Rois, église et noblesse, tous sujets fidèles, soutiens du trône, et pères des peuples.

Vous le savez, SIRE; point de monarchie sans noblesse, point de Roi sans noblesse : et que feroit un Roi sans coopérateurs pour le seconder dans ses travaux? ces coopérateurs ne doivent-ils pas participer à l'éclat qui réjaillit du diadême? Et voilà un premier bienfait émané de la couronne, qui distingue celui qui en jouit ; c'est un titre consacré à le rendre noble : l'égalité dans les conditions est un de ces rêves politiques, qui montre combien les passions tourmentent les hommes qui ne cherchent qu'à sortir de leur sphère, et jusqu'où le délire de la philosophie peut les porter.

Mais, SIRE, le coup le plus affreux est donc maintenant porté à l'honneur français : cet édifice respectable, dont les fondemens étoient jetés bien long-tems avant ceux de la monarchie, et que vos ancêtres avoient pris soin de précieusement conserver, vient d'être renversé en un moment.

Eh ! quoi? des hommes sans aveu, sans mission, sans principes de législation, de morale politique, ni d'honneur, formant une horde de barbares plutôt qu'un sénat de législateurs, voudroient détruire, en un clin d'œil, ce que Dieu même ne pourroit

dissoudre ? L'ouvrage de vingt siècles, et que soixante générations de Rois avoient pris soin de conserver, et qui faisoit l'ornement, la richesse et la gloire de ce bel empire.

Oui, SIRE, l'opinion de l'honneur français, essentiellement attaché au personnel de l'homme guerrier, est aussi ineffaçable que le baptême qui le régénéra dans la foi de ses pères ; car sans doute que VOTRE MAJESTÉ n'ignore pas qu'il est encore des races qui, comme la sienne, naissent nobles par la grace de Dieu, et non par celle des Souverains ; ainsi que la vôtre, SIRE, fut privilégiée de *la grace de Dieu*, pour occuper le trône des lis. Ce caractère est donc indestructible, ineffaçable de votre personne et de celle de tous vos sujets, qui en ont également hérité de leurs ancêtres.

Cependant, SIRE, ces illustres races sont aujourd'hui persécutées à toute outrance, et déja une infinité de leurs châteaux sont réduits en cendres avec leurs chartriers ; déjà se renouvellent de nouveaux forfaits, que des brigands soldés, le fer et la flamme à la main, sont prêts à lancer sur ces nobles victimes ; déjà, plus que

jamais, les violences, les atrocités, les meurtres, les incendies recommencent de toute part (1); déjà leurs écussons, caractères symboliques de leur valeur, de leurs actions, qui les rendirent si redoutables, dans les combats, aux ennemis de leur patrie, qui servoient de signal et de ralliement à leurs bataillons invincibles, sont brisés, mutilés et anéantis : ces bannières, dis-je, ces guidons, ces auriflammes ne serviront donc plus de puissant véhicule, capable d'illustrer toujours le sang français, de l'épurer enfin, de le rendre digne de couler dans les veines même de la race royale par de mutuelles alliances contractées avec elle ; car, SIRE, il est encore de ces antiques souches de maisons illustres, qui peuvent marcher de front avec celle des princes régnans de *Bourbon*, et qui toujours s'honorent du beau titre de commençal de la couronne de France.

Il en est d'autres, nous dit notre histoire, qui, quoique moins illustres que ces pre-

---

(1) Montauban, Marseille, Nismes, Avignon, les provinces du Nivernois, du Berry, du Bourbonnois, et autres.

mières, se sont assimilées aux *Capets*, dont VOTRE MAJESTÉ descend, et qui les ont soutenus sur le trône : enfin nous en voyons une multitude qui ne tiennent leur noblssse que de vos ancêtres, mais qui la méritèrent par leurs hauts faits d'armes ; et sans doute VOTRE MAJESTÉ n'ignore pas que *Philippe*, fils de *Louis IX*, fut surnommé le Hardi, pour avoir osé, le premier, faire quelques nobles compagnons de ses exploits guerriers, et pour les avoir associés aux braves chevaliers, qui, encore une fois, ne tenoient leur noblesse que de Dieu seul et de leur épée. Et cette antique noblesse, pure dans ses sentimens sur la terre, comme le soleil l'est dans le firmament, qui en réunit les attributs, puisqu'elle féconde les races qui honorent les empires, ainsi que le bel astre bienfaisant des cieux, par une douce chaleur, fait éclore et végéter les plantes nourricières des hommes, et qui en même tems embellissent la terre : votre main sacrée est donc prête à effacer, à détruire, d'un seul trait, cette immensité de contrats honorables, cimentés du sang de ceux qui les passèrent entre eux, et qui furent la récompense de ces illustres guerriers, ac-

cordée à leur valeur et à leurs mérites.

Le pourriez-vous, SIRE? Non, non; et, si vous l'osiez, que diroient alors les manes de vos pères, si, reparoissant parmi nous un seul instant, et si après s'être replacées sur leur trône, elles s'écrioient.... « Mon fils, vous n'êtes monté sur le trône » de vos ancêtres, que par un premier » droit attaché à votre origine, celui de » la noblesse, caractère indélébile, pro- » priété d'autant plus respectable et sacrée, » qu'elle ne peut vous être ravie que par » la violence, l'injustice et la fureur d'un » peuple cruel. Sachez donc que cette pro- » priété est aussi fortement inhérente et » sacrée pour les races qui entourent votre » trône, qui commandent vos bataillons, » qu'elle l'est à la race dont vous descen- » dez; que vous ne pouvez éteindre d'aussi » respectables titres, sans en séparer les » vôtres, qui ne sont pas plus sacrés; que » si jamais votre main devient coupable » d'un tel forfait, car c'en est un bien » grand, croyez qu'elle deviendra au même » instant régicide d'elle-même; dès-lors, » qu'autorisant une populace effrénée à » arracher de votre couronne son plus beau

» fleuron, celui de sa noblesse, bientôt
» sera-t-elle avilie elle-même, et peut-être
» exposée à passer sur des têtes audacieu-
» ses et coupables de crimes de *lèze-ma-*
» *jesté*, que l'insolence, l'audace, et l'excès
» de la fureur porteront à tout oser : sachez
» encore, ô notre fils ! que si, une fois
» pour toujours, vous vous séparez d'in-
» térêts de votre noblesse et de votre re-
» ligion représentée par ses ministres ; que
» si vous l'abandonnez, si vous rejetez
» avec mépris ou insouciance son épée
» et ses services, craignez, dis-je, d'of-
» fenser, d'outrager même à la fois toute
» la noblesse qui constitue tous les em-
» pires de l'Europe, dont grande partie
» sont les alliés du vôtre : et qui sait si
» vos contemporains, Rois tels que vous,
» placés sur leur trône et leur fidèle no-
» blesse, ne vous demanderont pas inces-
» samment raison des offenses faites à vos
» sujets nobles, qui sont leurs alliés et
» leurs amis ? qui sait si le désespoir du
» noble Français, d'une part, ne le por-
» tera pas, avant peu, à fuir sa propre pa-
» trie, son pays qu'il conquit ? qui sait s'il
» ne le forcera pas d'abandonner ses pro-

» priétés foncières, plutôt que de livrer à des
» mains viles et sanguinaires les titres
» respectables qui lui rappellent sans cesse
» les hauts faits de ses aïeux? qui sait s'il
» n'ira pas, ceint de son épée, mais riche
» de son honneur, grossir les bataillons
» des souverains protecteurs et amis des
» nobles; car sachez que la patrie du
» noble guerrier fut toujours celle où il
» combattit sous ses drapeaux, et celle où
» elle fut considérée et respectée? Mais que
» restera-t-il donc auprès de votre per-
» sonne, de cette ancienne gloire que vingt
» siècles ont préparée, ont cimentée du
» sang des nobles qui vous a été trans-
» mis, et que vous perdez en un seul
» jour »?

Et tel est, SIRE, le langage sacré qui se fera toujours entendre à votre ame, du fond du tombeau de vos augustes ancêtres. Sans doute que la position critique où VOTRE MAJESTÉ se trouve en ces jours de fureur et de destruction, est bien cruelle; mais combattez, résistez à ces ennemis perfides de votre trône. En effet, un descendant des Capets, des Louis, des Charles, des Henri, souffrira-t-il jamais que sa cou-

ronne, et sa noblesse qui en fait l'ornement et la force, soient avilies et anéanties pour une chimère de prétendue *liberté*, *d'égalité*, pour un fantôme de *droits* imaginaires accordés à l'homme sujet, qui n'a sur la terre, ainsi que les souverains eux-mêmes, que des *devoirs* à remplir envers son Dieu et envers son semblable, ainsi que Votre Majesté l'a fortement exprimé dans ses sermens au jour même de son sacre.

Encore une fois, SIRE, armez-vous d'un saint courage dans ces jours de fêtes, *sous le titre de confédération nationale*, données à ce peuple ivre de fanatisme républicain; laissez-le s'agiter, se tourmenter d'un moment passager d'orgueil : enveloppez-vous, s'il le faut, du manteau de douleur d'*Agamemnon*, et dérobez à ce peuple féroce et révolté, vos vertus et tous les caractères augustes de la royauté : un demi-lustre lui suffira sans doute pour lui rapeler ses erreurs ; et alors réclamera-t-il, même avec transport, sa plus chére propriété, celle de son Roi avec tous ses augustes caractères. Et croyez encore que, revenu de sa fougue, il s'écriera avec le grand

grand Montesquieu : *Je rends graces au ciel de ce qu'il m'a fait naître dans le gouvernement où je vis, et de ce qu'il a voulu que j'obéisse à ceux qu'il m'a fait aimer*. Il ouvrira enfin le grand, le sublime livre de l'évangile, et il y lira avec soumission et respect ces mots augustes : *Rendez à Dieu ce qui est dû à Dieu, et à César ce qui est dû à César*. Alors ils concevront que toutes les constitutions des empires sont essentiellement fondées sur la base solide de ce livre sacré : ce même peuple s'écriera encore avec le philosophe païen (Epicure) : *Souhaitons et demandons au ciel de bons souverains ; mais soumettons-nous toujours à ceux qui même nous gouverneroient mal.*

Mais si la morale évangélique, d'ailleurs si facile à concevoir et à interpréter, celle des plus grands législateurs connus, et enfin celle des anciens philosophes païens les moins sévères dans les principes, contient les mêmes préceptes, les mêmes vérités, les mêmes obligations pour tous les hommes, pourquoi, dis-je, les peuples de ce siècle de lumières rejetteroient-ils aujourd'hui de si grandes autorités ?

Mais quant aux grands principes de législation, que la partie du peuple vulgairement appelé le commun des hommes, ne comprendroit pas, adressons-les à nos modernes législateurs, malgré que leur orgueil les porte à méconnoître la morale politique de nos plus grands hommes ; disons-leur encore, mais toujours sans crainte d'offenser leur amour-propre : . . . . un de vos concitoyens, presque octogénaire, et qui vit parmi vous, a passé sa vie dans les travaux du cabinet les plus intéressans, les plus profonds et les plus pénibles ; il eût été digne de tous les siècles, parce qu'il s'est rendu familiers tous les siècles ; ses derniers jours viennent d'être employés à rapprocher les époques les plus éloignées du tems présent, et à vous faire connoître, sur des objets matériels et palpables, les mœurs antiques de tous les peuples, de tous les climats, leurs usages, leurs sciences, leurs gouvernemens, leurs loix même, et surtout leur histoire avec celle des Rois, quoiqu'empreintes et cachées sous le voile, et sur des restes de bronze presque entièrement effacés par le tems et l'humidité, qui dévorent tout ; tous les grands objets se sont

montrés et développés à sa vue, à son esprit, avec autant de clarté que de vérité : eh bien ! souffrez, leur dirons-nous, qu'on vous observe que ce savant, autant modeste que respectable, n'ayant à peine, à la fin de sa longue carrière, qu'un chevet pour y reposer sa tête, accablé d'infirmités attachées à son grand âge, prêt à descendre dans son tombeau ; eh bien ! sachez que vous dépouillez cruellement ce vieillard respectable de tout ce qu'il avoit mérité par ses travaux du Roi son maître et de l'église, dont il est membre (M. l'abbé Barthèlemi) (1). Mais écoutez du moins ce que ce grand homme a écrit quelques jours avant votre convocation auprès du trône.

Ce célèbre auteur, après avoir examiné les révolutions qui naissent de la démocratie, après en avoir recherché les causes, en cite une comme la plus terrible. « Il s'est » élevé, dit-il, des hommes ambitieux, » qui emploient leurs talens à flatter les » passions et les vices de la *multitude*, à

(1) Hélas ! combien de victimes semblables à ce citoyen ecclésiastique allez-vous sacrifier ! combien de familles honnêtes et respectables vont être immolées à votre rapacité !

» l'enivrer de *l'opinion de son pouvoir*, à
» ranimer *sa haine contre les riches*, *son*
» *mépris contre les règles*, son amour de
» *l'indépendance*. Leur triomphe est celui
» de l'éloquence, qui semble ne s'être per-
» fectionnée de nos jours, que pour *intro-*
» *duire le despotisme dans le sein de la*
» *liberté même*. . . . .

» Par-tout où ils ont du crédit, le gou-
» vernement parvient avec rapidité *au plus*
» *haut point de corruption*, *et le peuple*
» *contracte les vices et la férocité des ty-*
» *rans* ».

Français de toutes les classes, ne croi-riez-vous pas à l'avenir que ce célèbre au-teur prophétisoit, quand il écrivit le voyage intéressant d'*Anacharsis*. Et vos assem-blées primaires, à chaque fois que vos membres seront réunis, lisez sans cesse de tels passages. Voilà des décrets que la jus-tice et la vérité ont gravé sur leurs tables d'airain : qu'ils osent donc se lever au mi-lieu de la France assemblée, à la face de ses départemens et de ses districts, les hommes plus eloquens, plus sages que ceux que nous venons de citer, et qu'ils prononcent ; qu'ils fassent même des loix,

s'ils sont assez téméraires ! Des loix ! Non, ils n'en feront pas ; ils auroient trop à rougir de celles que leurs contemporains ont voulu donner à notre empire. Des loix ! Mais où sont-elles donc ces loix modernes ? dans quel livre les a-t-on consignées ? Oui, impitoyables législateurs, vous avez rendu mille décrets jusqu'à ce jour ; mais aucun ne porte le caractère de loi politique fondée sur la raison de l'homme : jusqu'à ce jour, vos décrets n'annoncent et ne réalisent que de terribles, de grandes *destructions* ; car il semble que, selon vous, le Dieu de vos pères est un Dieu qui outrage sans cesse votre raison, puisque vous en renversez les temples sacrés, qui furent l'ouvrage des mains de vos aïeux : vous portez votre fureur plus loin encore, en souillant sans cesse votre aréopage national par des discours infames sur la mémoire de vos plus grands Rois, qui ont immortalisé, par leur génie, ce bel empire, en l'enrichissant de monumens de gloire que vous voulez détruire, qui surpassent en beauté, en grandeur, tout ce que l'Egypte, la Grèce, et Rome antique, ont pu produire, sous le ridicule prétexte qu'ils offensent votre préten-

due *liberté*, bien plus ridicule encore.

SIRE, pardonnez encore au zèle qui nous anima toujours pour la gloire de nos souverains ; si nous avons pris la défense de ces grands hommes contre les régénérateurs de votre empire, que ces législateurs barbares et sanguinaires ordonnent des incursions sur mes propriétés, qu'ils en disposent comme des forbans, qu'ils viennent incendier mon habitation, qu'ils s'emparent des biens que mes ancêtres ont donnés à l'église qui me régénéra dans la foi de mes pères, et où leurs cendres et les miennes doivent reposer ; qu'ils me menacent sans cesse de poignards, si je ne fais pas le serment de maintenir leur code extravagant de législation : j'attendrai tranquillement ; oui, je verrai venir le coup affreux de la mort, sans me plaindre. Mais que ces barbares prétendent m'arracher un serment qui révolte mon ame, mon opinion, c'est ce que je ne ferai jamais ; et vos peuples, SIRE, trompés sans cesse par les folies de ces impolitiques régénérateurs, maudiront, avant peu, les travaux de ces fanatiques, qui insolemment bravent et insultent jusqu'aux cadavres de vos pères, dont les tombeaux, chargés des attributs de leurs vertus

et de leur gloire, vont être mutilés et détruits. Et qu'il vous en souvienne, SIRE; au beau jour même de votre sacre, l'un de vos fidèles sujets vous mit dans vos mains augustes, un livre contenant les sublimes préceptes des plus grands Rois vos ancêtres qui le plus avoient illustré votre empire et vos peuples par leur sage administration: ce grand livre contenoit également un rapprochement fidèle des plus beaux et des plus imposans monumens, fruits de la reconnoissance de leurs peuples, et quelquefois de l'amour seul de leurs plus fidèles sujets. Voici quelques expressions, SIRE, que vous daignâtes parcourir dans ce jour éclatant de gloire pour vous et pour tout ce qui vous environnoit alors.

Vos premières années, SIRE, furent toutes consacrées à vous pénétrer des grands principes de la religion sainte de vos pères, et à vous rendre familiers les premiers élémens que les lettres et l'histoire du monde peuvent seuls procurer pour apprendre le grand art de gouverner sagement des peuples. Dans ce cours d'études si nobles, si intéressantes, si nécessaires même pour les Rois, VOTRE MAJESTÉ *ne put*

qu'être étonnée en voyant l'immensité de monumens qui ont illustré les empires d'Assyrie, d'Egypte, de la Grèce, et de Rome; mais lorsqu'Elle s'est fixée sur ses propres états, et qu'Elle a parcouru l'histoire de cette suite de souverains ses ancêtres, son ame a dû nécessairement s'agrandir, en considérant sur-tout que les deux derniers règnes ont seuls produit dans tous les genres autant et d'aussi grandes merveilles, que cent règnes accumulés en ont pu montrer dans les empires les plus célèbres de l'antiquité.

Que Votre Majesté *daigne maintenant porter ses regards sur sa capitale; Elle n'y verra de tous côtés que des monumens élevés à la gloire de ces maîtres bienfaisans, dont le ciel favorisa la France; et si jamais sa tendresse pour ses peuples, ou leurs besoins l'appellent dans ses provinces (ce n'est pas la seule fois que cet auteur ait bien prophétisé), Elle y trouvera également multipliés dans les places publiques de ses principales villes, et gravés à jamais sur l'airain et sur le marbre, les mêmes caractères de vénération et de sensibilité pour les grands princes.*

La valeur de Clovis, la grandeur d'ame

de Charlemagne, la piété et le saint zèle de Louis IX, la sagesse de Charles V, la tendresse de Louis XII pour ses peuples, qui lui donnèrent le plus beau des titres, celui de leur père; l'amour de François premier pour les arts et les sciences, la clémence et la loyauté du grand Henri, la splendeur et la majesté de Louis XIV (1), *la modération et la bonté*

---

(1) Ces deux derniers princes, dont on a sans cesse outragé la mémoire dans la tribune aux harangues, qui auroit du n'être que celle de la vérité, de la modération et de l'honneur, mais qui n'est toujours encore que celle du fanatisme, de l'impudence, du mensonge, de la calomnie, et sur-tout de l'ignorance; oui, et jamais la postérité ne pourra le croire, la barbare ignorance a porté quelques-uns de ces déclamateurs outrés à délibérer, et à décréter qu'il fût renversé et détruit jusqu'aux attributs qui caractérisoient les victoires de Louis le Grand sur les ennemis de notre empire, comme contraires à la *liberté* des peuples). Voyez à la fin de cette Adresse, la description exacte du monument public de la place des Victoires, tirée de la bibliothèque du Roi. Consultez sur-tout l'Académie des Sciences et celles des Inscriptions et Belles-lettres.

Quant aux quatre esclaves encordés qui sont au pied de la statue d'Henri IV, et que vous dites être les vices, pour tromper le bas peuple; ils sont d'un si

soutenue du feu Roi votre aïeul, si justement surnommé le Bien-aimé.

Voilà, SIRE, les fondemens durables sur lesquels est établie la science de régner; voilà quels sont les préceptes consacrés dans les immortels écrits de Louis, dauphin de France, *votre auguste père, et voilà enfin les vertus dont* Votre Majesté *nous a montré l'heureux assemblage en montant sur son trône.*

Mais, SIRE, combien les momens sont pressans! combien ils deviennent critiques chaque jour! votre trône est menacé; tout ce qui vous environne vous l'annonce; un morne silence, qui toujours règne dans l'intérieur même de votre palais, se communique jusques dans nos habitations et y trouble nos familles. Si l'on entend par intervalle des cris sur les terrasses de vos jardins, ce sont des hurlemens populaires qui expriment leur joie d'apprendre, ou plutôt d'entendre prononcer des décrets offensant les droits de votre couronne, décrets tou-

---

mauvais goût, d'une si détestable exécution, que nos régénérateurs peuvent les livrer au peuple protecteur de la lanterne nationale, qui, d'ailleurs, en tirera parti pour aller s'enivrer aux Porcherons, et y boire à la santé de la constitution.

jours irréligieux, cruels, destructeurs pour votre noblesse, et toujours affligeans pour toutes les classes de vos sujets.

De toute part des essaims de conjurés circulent dans les dehors de votre palais, nuit et jour, sous mille costumes différens, pour cacher leurs manœuvres perfides : ils y bourdonnent sans cesse, pendant les ténèbres sur-tout; ils y distribuent au peuple l'or et les promesses que des fourbes émissaires, envoyés par de puissans soutiens de la ligue formée contre le trône, leur ont prodigués en secret; et c'est dans ce laboratoire infernal, SIRE, que l'on prépare les matières combustibles qui doivent incendier la plus belle des monarchies, et peut-être... le meilleur des Rois : mais tirons un voile impénétrable sur ce chaos effroyable de maux qui frapperont vingt et plus de générations qui suivront la nôtre.

Cependant, SIRE, que VOTRE MAJESTÉ soit rassurée; l'orage bitumineux qui gronde dans les airs et couvre l'émisphère de votre empire, les tonnerres qu'annoncent des éclairs brûlans, étonnent, il est vrai, la nature entière; mais leurs feux électriques se consument et se dévorent

entre eux au même instant, et bientôt les volcans aériens se précipitant dans le vaste océan des eaux, iront s'y perdre à jamais : et tels sont, SIRE, les orages politiques qui maintenant frappent de toute part votre royaume ; ils se sont formés par la violence des passions humaines, mais incessamment ces passions outrées et bitumineuses se dévoreront après s'être violemment et avec fureur déchirées et choquées entre elles. C'est alors que la raison de l'homme, devenue paisible, maîtrisera à son tour l'opinion philosophique qui depuis long-temps couvoit ses feux empoisonnés ; et le volcan sulphureux ayant lancé son explosion, bientôt le calme d'un beau siècle reparoîtra parmi nous. Alors, dis-je, le trône, et la majesté qui l'environne, l'autel et ses tabernacles sacrés, le temple de la justice et le code des loix qui y reposent, reprendront leur ancienne force, jouiront de tous leurs droits, mais toujours pour le bonheur unanime des peuples, qui, depuis trop long-temps frappés des malheurs effroyables d'une politique nouvelle et sauvage, sentiront alors le besoin d'un gouvernement monarchique, et

d'un souverain *seul* pour les gouverner, mais toujours aidé de coopérateurs sages et dignes de sa confiance ; de ministres de la religion respectables par leurs mœurs, leur zèle et leur science, pour les consoler, et seconder dans leurs besoins ; de nobles guerriers conduits par l'honneur français, suivis de leurs concitoyens et de leurs vassaux, pour les défendre contre les incursions des ennemis de l'état ; des juges intègres, sans passions, fidèles gardiens et dispensateurs de la loi, pour soutenir leurs intérêts respectifs ; des administrateurs citoyens, laborieux, économes, désintéressés, mais toujours fixes dans les provinces et sur leurs foyers, pour y veiller à la juste répartition de l'impôt ; des protecteurs riches, habitant leurs terres, pour y procurer l'abondance, exciter l'industrie agricole, encourager le laboureur, en faire son ami et celui de son roi, enrichir ainsi l'état en lui faisant aimer ses devoirs sans jamais lui parler des *droits de l'homme*, *de liberté*, ni *d'égalité*, chimères philosophiques du moment, qui ont fait tout le mal que le royaume éprouve aujourd'hui, et que tous les empires de l'Europe

redoutent ; des commerçans hardis et intelligens pour faire fleurir l'état en échangeant avec l'étranger nos richesses de production et nos matières premières élabo-borées par les arts dans nos ateliers ; des écoles publiques, où la jeunesse puisse y trouver des mentors habiles et vertueux, capables d'instruire leurs élèves dans toutes les parties relatives aux divers états et professions qu'ils voudront embrasser, étant parvenus à l'âge de raison ; enfin des hommes d'état, pour maintenir le pouvoir et l'honneur français chez les puissances étrangères à la nôtre.

Et tels sont nos vœux, SIRE, que nous déposons avec empressement aux pieds de VOTRE AUGUSTE MAJESTÉ, ainsi que les sentimens innés avec nous de la fidélité, de l'amour et du respect dont tout noble sujet français fut toujours animé pour ses rois et pour la monarchie.

S. P. S. Au moment que nous terminons cette adresse au Roi notre maître, il nous est parvenu de Paris un grand nom-

bre de décrets de l'assemblée nationale, aussi impolitiques et destructeurs que celui qui détruit et annulle les droits et les titres de la noblesse héréditaire, mais dont nous nous dispensons de parler actuellement. L'on nous annonce qu'incessamment le *mariage des prêtres* sera décrété : sans doute que, pour augmenter la population du royaume, qui n'est pas assez forte, quoiqu'elle soit reconnue être d'au moins de vingt-cinq millions d'ames, dont plus de dix millions meurent de faim, la nation, dis-je, décrétera qu'elle donnera de bonnes dots aux filles pauvres des citoyens actifs, pour épouser les pauvres vicaires à sept cents livres de portion congrue. L'on parle aussi du *divorce*, comme devenu indispensable; sans doute que MM. les *Enragés* ont des femmes encore plus *enragées* qu'eux, et ce n'est pas peu dire. Chacun, dans ce monde, travaille *ad utilitatem quoque nostram*; au moins nos représentans ne pourront pas trop se plaindre qu'ils aient été les victimes de leur révolution; car tout a été jusqu'à ce jour en leur faveur; ils ont profité du grand nombre des curés pour faire leur constitution, et aujourd'hui

ils décrètent qu'aux législatures suivantes, ni vicaires ni curés ne quitteront plus leurs cures pour venir à Paris y gagner à l'assemblée leurs 18 livres par jour.

Nous venons aussi de recevoir un modèle de serment, sans doute d'un *aristocrate*, qu'on nous assure avoir été envoyé à l'assemblée, mais dont elle n'a pas daigné faire mention dans ses procès-verbaux; comme nous nous faisons gloire d'être au moins *aristocrates*, c'est-à-dire que nous aimons l'ordre et notre Roi, nous adhérons volontiers, et de cœur et d'esprit, à ce même serment que nous prononçons hautement, non sur *l'autel de la patrie et de la liberté*, mais dans *notre ame* et conscience; et le voici :

« Dieu des vengeances ! j'adore et ne
» sonde pas la profondeur de tes décrets;
» mais lorsque le peuple *du Roi très-chré-*
» *tien* insulte à ta *majesté* par de pompeux
» outrages, lorsqu'il profane les autels par
» des sermens, lorsqu'il ose te prendre à
» témoin du serment qu'il prononce sur le
» cadavre de la France :

» Je jure d'être fidèle à la religion catho-
» lique, apostolique et romaine, qui fut

» celle de mes pères, et dont le culte doit
» être seul exercé publiquement et avec la
» plus grande solemnité dans nos églises,
» qui toutes doivent être conservées, parce
» qu'elles appartiennent à tous les fidèles.

» Je jure d'être toujours fidèle au Roi et
» à la loi, dont il est le dépositaire su-
» prême, et à ma patrie.

» Je jure de combattre jusqu'à la mort
» une constitutiou bâtie sur des ruines,
» et cimentée avec du sang et des larmes.

» Je jure de défendre un Roi que des
» traîtres trompent, que des geoliers en-
» chaînent, que des tyrans dépouillent.

» Je jnre de venger la loi, le trône, l'hu-
» manité, la nature et le ciel, des attentats
» des 5 et 6 octobre.

» Je jure d'exposer mille fois ma vie pour
» rendre au clergé ses propriétés et ses
» honneurs ; à la noblesse, que je ché-
» ris, ses droits, son illustration, ses
» titres, qui jamais n'ont fait tort ni tiré
» un seul cheveu de la tête d'aucun *de nos*
» *seigneurs bourgeois les représentans de*
» *la nation* ; au Roi de France, mon sei-
» gneur et maître, son autorité légitime, et
» à la monarchie son ancien éclat.

» Je jure de regarder tous les auteurs,
» coopérateurs, complices des désastres
» du royaume, comme des scélérats mille
» fois plus dangereux que les *Chatel*, *les*
» *Ravaillac*, les *Jacques Clément* et les
» *Damiens*.

» Je jure que leur nom ne sortira jamais » de ma bouche qu'avec un mouvement » d'horreur ; que mes enfans n'apprendront » à me connoître, qu'en apprenant à les » haïr, et qu'ils ne souriront aux embrasse- » mens de leur père, qu'après avoir frémi » au seul nom de ces monstres ; et tel est » mon *serment civique* ».

Sire, SIRE, encore une seule parole que le sentiment de l'honneur arrache à mon cœur ulcéré de douleur.

Lautrec, député à l'assemblée nationale, votre fidèle sujet, descendant des anciens *comtes de Toulouse*, vieillard septuagénaire, autant chargé de vertus de l'honneur, que criblé de cicatrices point encore fermées (1), qui le conduiront bientôt au tombeau, vient d'être soupçonné d'être traître à la nation, ennemi de la révolution, et avoir voulu suborner deux soldats de son ancien régiment, en leur offrant de l'or; ils sont devenus ses accusateurs. La municipalité et la garde nationale de Toulouse se sont emparés de sa personne, et ont lancé un décret de prise de corps.

Toute votre noblesse, SIRE, en frissonne, d'aprés mille exemples terribles qui ont conduit injustement sur l'échafaud des victimes innocentes. Lui seul est tranquille, parce qu'il est cuirassé de loyauté, de probité, et de l'honneur de ses pères; je dirai plus, d'un saint délire d'amour pour la monarchie et son roi : seroit-il devenu tout-à-coup criminel de *lèze-nation?* c'est ce qui ne peut se concevoir. Toute la noblesse réclame votre justice sur son sort à venir.

---

(1) Absent par congé, pour aller aux eaux, à cause de ses infirmités.

DESCRIPTION

DESCRIPTION

DU

MONUMENT PUBLIC,

ÉRIGÉ A LA GLOIRE

DE LOUIS XIV,

A LA PLACE DES VICTOIRES;

Tirée du Cabinet des Estampes de la Bibliothèque du Roi, et d'un Ouvrage dédié à Louis XVI, *règnant, intitulé*, Discours sur les Monumens de tous les âges, *ect.*

Le Maréchal Duc de la Feuillade, qui portoit, pour ainsi dire, jusqu'à l'idolâtrie, son amour et son respect pour *Louis-le-Grand*, se mit au-dessus de l'opinion des Artistes de son tems, et prouva, par le superbe monument qu'il imagina et fit ériger à ses frais dans la *place des Victoires*, que la licence qu'il prenoit d'habiller le Monarque dans le vrai

costume des Rois françois, étoit un pas du génie et du goût dans la carrière des arts; et le monument ne perdit certainement rien de la majesté et de la sublimité qui le caractérisent. Avec quelle légèreté la Gloire se repose sur le globe qui est au pied du Monarque qu'elle couronne! Il semble que l'air, encore agité par ses ailes, la tienne suspendue. Quelle charpente mâle et vigoureuse que celle des quatre esclaves enchaînés aux pieds de leur vainqueur, qui, écrasant l'hydre, paroît faire la loi aux Nations vaincues! L'Art qui exagère tout, ne s'en tint pas à caractériser ces esclaves par les traits Nationaux, il y ajouta encore les attributs qui les distinguent; et en outrant peut-être l'intention de la Feuillade, il aiguisa les traits de la vengeance contre un Monarque dont la gloire et le bonheur ne donnoient déja que trop de jalousie à l'Europe.

Ce monument est aussi grand dans sa composition que dans son exécution, et il peut être considéré comme le premier des monumens du monde qui jamais ait été élevé à la gloire d'un des plus grands Monarques connus dans l'Histoire.

Nous allons joindre encore ici une courte description de la cérémonie qui fut faite le

jour de l'inauguration de ce monument; elle a été puisée dans les Mémoires les plus fidèles.

Cet Ouvrage, par sa grandeur et sa magnificence, est digne du dix-septième siècle; c'est une statue pédestre de bronze dorée, de treize pieds de hauteur, où le Roi représenté debout est revêtu de ses habits royaux. Un Cerbère paroît sous ses pieds; il marque la triple alliance, et fait voir en même tems que ce Monarque en a glorieusement triomphé. La Victoire a un pied sur le globe, d'où elle s'élève, et l'autre en l'air; elle a les ailes ouvertes pour prendre son essor, et en passant elle couronne le Roi. Tout le groupe, qui pèse plus de trente milliers, est fait d'un seul jet. Le piédestal sur lequel le Roi est élevé, est de marbre blanc veiné; sa hauteur est de vingt-deux pieds; il est orné d'architecture avec des corps avancés en bas, aux quatre coins desquels sont quatre esclaves de bronze, caractérisant les triomphes du grand Monarque sur les quatre Puissances qu'il combattit et terrassa en même tems : ces figures expriment aussi le symbole des quatre âges de la vie de l'homme; sa jeunesse, sa fore, sa vieillesse et sa caducité : elles n'ont eu aucun rapport à la liberté dont tout Citoyen a droit de jouir

sur la terre (1). Ces esclaves ont onze pieds de proportion chacun, et sont accompagnés d'un grand nombre de trophées aussi de bronze. au pied de la statue du Roi sont les mots : Viro immortali. Les inscriptions dont ce monument est chargé, furent faites, dit-on, par l'Abbé Régnier Desmarais. Voici seulement celle qui est en françois, et qui explique le sujet de tout l'Ouvrage.

A LOUIS LE GRAND

LE PÈRE ET LE CONDUCTEUR DES ARMÉES,

TOUJOURS HEUREUX.

Après avoir vaincu ses Ennemis, protégé ses Alliés, ajouté de très-puissans Peuples à son Empire, assuré les frontières par des Places imprenables, joint l'Océan à la Méditerranée, chassé les Pirates de toutes les mers, réformé les Lois, détruit l'Hérésie; porté, par le bruit de son nom, les Nations

(1) D'ailleurs la Ville de Londres s'est assurément bien vengée de cette insulte, en fixant, sur un monument public, des inscriptions plus odieuses, relatives au prétendu orgueil de ce grand Prince; et certainement il n'est aucune Puissance du monde qui se plaigne aujourd'hui d'un pareil outrage, mêmes les Provinces unies à la France.

les plus barbares à le venir révérer des extrémités de la Terre, et réglé parfaitement toutes choses au dedans et au dehors, par la grandeur de son courage et de son génie.

FRANÇOIS, VICOMTE D'AUBUSSON, DUC DE LA FEUILLADE, PAIR ET MARÉCHAL DE FRANCE, GOUVERNEUR DU DAUPHINÉ, ET COLONEL DES GARDES-FRANÇOISES. POUR PERPÉTUELLE MÉMOIRE A LA POSTÉRITÉ.

La Place où l'on voit ce monument est de quarante toises, dont le Duc de la Feuillade a donné plus de la moitié, et la Ville de Paris n'a fourni qu'environ 400,000 livres pour le reste, sous les ordres du Président de Fourcy, Prévôt des Marchands.

Ce fut le 28 Mars 1685 que cette statue y parut élevée; la galerie qu'on y avoit destinée pour *M. le Dauphin*, *Monsieur, Madame*, et tous les Princes et Princesses qui devoient l'accompagner, étoit d'une magnificence extraordinaire; elle étoit entourée depuis l'appui jusqu'au bas, de plusieurs pièces de tapisseries brodées d'or; cette galerie étoit couverte et ornée en dedans d'un plafond d'une très-riche étoffe. Toute la Place étoit entourée d'échafauds et de balcons. L'Académie Françoise,

l'Académie de Peinture et de Sculpture furent invitées à cette fête, où tout Paris accourut.

Lorsque *M. le Dauphin* fut placé, il reçut, de la part du Duc de la Feuillade, une bourse remplie de médailles d'or; il en prit une pour lui et une pour *Madame la Dauphine*, et distribua les autres aux Princes et Princesses.

Dix-huit cens hommes du régiment des Gardes, le Lieutenant-Colonel, tous les Capitaines, Officiers, Sergens, Tambours, Hautbois et Fifres, avec quarante Trompettes, s'étoient rendus à la place Dauphine, à dix heures du matin : on avoit détaché cent hommes pour la garde de *M. le Dauphin*, à l'Hôtel de la Feuillade, autant pour l'Opéra, où devoit aller le Prince; et l'on en dispersa trois cens à tous les bouts et carrefours des rues qui aboutissoient dans celles par où l'on devoit passer pour aller à la place des Victoires. *M. le Dauphin* ayant paru sur le quai du Louvre à deux heures et demie, les Tambours en avertirent la Ville, le canon tira, et la marche commença.

Lorsque l'on fut dans la rue Neuve-des-Petits-Champs, à la vue de la statue du Roi, le Duc de la Feuillade mit pied à terre à trois cens pas de la Place, et marcha la pique à la

main : il la mit sur l'épaule en y entrant, passa devant *M. le Dauphin;* et laissant la statue à gauche, il la salua de la pique.

Le Gouverneur et le Prévôt des Marchands, suivis de leurs Gardes, passèrent aussi devant la statue en la saluant.

M. le Dauphin, qui vouloit voir l'illumination, dont la statue du Roi devoit être éclairée, et le feu d'artifice qu'on devoit tirer à la place de Grève, en attendant que la nuit fût venue, alla prendre le divertissement de l'Opéra.

Citoyens François, j'implore grace au nom de la raison, au nom de la gloire du Monarque auquel ce monument fut consacré, au nom du Duc de la Feuillade, excellent Citoyen, qui l'imagina et le fit exécuter en plus grande partie à ses frais, (il coûte près de deux millions,) au nom de votre Capitale, comme renfermant dans son sein le chef-d'œuvre de l'art statuaire, au nom des Sciences des Académies, au nom des Arts, et au nom même des Droits de l'homme, j'implore grace, dis-je, en faveur de ce superbe monument consacré à l'immortalité. Eh! qu'importe encore une fois au Peuple d'appercevoir des esclaves en bronze ; en sera-t-il moins libre

591.

en les voyant, en sera-t-il plus libre en ne les voyant plus : tout gît dans l'opinion ; pourquoi lui dites vous que les bronzes du monument d'Henri IV sont des vices encordés; ne les prend-t-il pas également pour des esclaves coupables. Et que diroit la postérité si jamais elle ne voyoit plus, que dans l'Histoire et dans tous les cabinets de l'Europe, des Représentations en gravure et peinture de ce chef-d'œuvre de génie et de l'art; ce seroit alors qu'elle caractériseroit ce siècle de destruction totale des ouvrages de l'homme.